

Petite revue de philosophie

Tristan cousu de fil blond

François d'Apollonia

Volume 4, Number 2, Spring 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1105551ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1105551ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (print)

2817-3295 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

d'Apollonia, F. (1983). Tristan cousu de fil blond. *Petite revue de philosophie*, 4(2), 33–44. <https://doi.org/10.7202/1105551ar>

Tristan cousu de fil blond

François d'Apollonia

Professeur au département de français

«Ce n'est pas le déterminisme passionnel que nous désirons chez autrui, dans l'amour, ni une liberté hors d'atteinte: mais c'est une liberté qui *joue* le déterminisme passionnel et qui se prend à son jeu.»¹

Pourquoi depuis huit siècles en Occident, Tristan et Iseut servent-ils de modèles dans la représentation de l'amour? Pourquoi l'histoire du lien indissoluble de ces célèbres amants s'est-elle perpétuée jusqu'à nos jours à travers rédactions successives, traductions, adaptations lyriques (Wagner) et versions modernisées?² La réponse ne saurait seule résider dans l'origine mer-

1. Jean-Paul Sartre, *L'Être et le Néant*, Gallimard, collection «Tel», p. 417.

2. Depuis la version magistrale de Joseph Bédier au début du siècle, deux autres versions ont popularisé le roman de Béroul: celle de René Louis (le Livre de poche) et celle d'André Mary (Folio). On peut en outre mentionner Gilbert Lely qui en a procuré une version versifiée.

veilleuse du fameux philtre, puisque le caractère magique de la passion ne peut concerner assez intimement la dynamique de l'amour vécu pour que le lecteur se sente personnellement impliqué dans une oeuvre qui, par ailleurs, n'est faite que de péripéties et de pittoresque. S'il est exclu que son actualité puisse tenir à sa donnée de départ, dépourvue qu'elle est de ressort psychologique, comment expliquer l'intérêt de *Tristan et Iseut*? Pourquoi la permanence de cet amour-passion qui ne procède d'aucune logique naturelle? Comment tirer profit d'une histoire qui n'intéresse que des personnages fabuleux se débattant dans les tribulations de l'amour? La représentation de la fatalité de l'amour-passion certes émeut toujours celui qui s'en sait menacé, mais si cette fatalité est figurée surnaturellement, si elle est étrangère à la volonté humaine, si une histoire d'amour est régie par le sort seul qui en décide, peut-elle encore toucher, si du moins elle rend curieux? Pourquoi, nonobstant - ou grâce à? - ses composantes irréelles, le récit des aventures héroïques de *Tristan et Iseut* est-il toujours reconnu comme le prototype et la figure exemplaire d'une tradition encore active? Pourquoi cette légende celtique a-t-elle pris place au rang de nos mythes?³ Bref, comment se fait-il que *Tristan et Iseut* exerce toujours un enchantement sur le lecteur?

C'est qu'il est un autre enchantement que celui qui enchaîna jusque dans la mort ceux qui symboliseront l'amour-passion dans la littérature de l'Occident. Le sortilège de la passion délie de la responsabilité de l'amour. Se sentir innocent constitue le véritable charme et la meilleure chance de l'amour. Voilà la force du

3. Ce qu'atteste Denis de Rougemont dans *L'Amour et l'Occident*.

mythe, Tristan semble se mouvoir dans une sorte d'état de grâce, se draper dans la probité. Or, malgré les apparences tenaces du récit, tout ne le disculpe pas; son innocence est tout au moins suspecte de préméditation. C'est l'hypothèse que nous voulons vérifier.

L'histoire des «enfances de Tristan»⁴ correspond à la structure du mythe de la naissance du héros telle que proposée par Otto Rank.⁵ Sa naissance est précédée de graves difficultés: il vient «sur terre par tristesse», puisque sa mère, Blanchefleur, soeur du roi Marc, est en deuil de Rivalen, son père, parti pour soutenir la guerre contre le duc Morgan qui le tue, et qu'elle meurt à son tour après lui avoir donné son nom; orphelin, Tristan est recueilli par le maréchal Rohalt le Foi-Tenant qui le fait passer pour son propre fils et qui confie sa formation de chevalier au sage maître Gorvenal. Enlevé un jour par des marchands, puis abandonné par eux aux vents marins, il est sauvé par des veneurs qui l'acceptent parmi eux et le conduisent au château du roi Marc, leur seigneur, où il ignore que jadis son père Rivalen avait épousé Blanchefleur. Au bout de trois ans passés auprès du roi Marc, qui admire avec tendresse la noblesse de ses qualités, Tristan est retrouvé par Rohalt, qui révèle à Marc son identité réelle. Adoubé par son oncle, Tristan va se faire reconnaître des anciens vassaux de son père, le venge, recouvre sa terre qu'il abandonne à Rohalt, puis la quitte pour se mettre au service de son seigneur Marc en Cornouailles.

Son premier exploit est de relever le défi du chevalier géant le Morholt, envoyé par le roi d'Irlande

4. Nous suivons le texte de Joseph Bédier, dans la collection «10/18».

5. Voir S. Freud, *Moïse et le Monothéisme*, premier chapitre.

requérir le tribut que le roi Marc refusait d'acquitter: «Lequel d'entre vous, seigneurs Cornouaillais, veut combattre pour la franchise de ce pays?» Tous s'étant tus, Tristan, dans sa hardiesse, demande à Marc de livrer la bataille contre le Morholt. Revenu seul de l'île où s'est déroulé le combat, il dit aux seigneurs d'Irlande d'emporter, en guise de tribut, le fragment de son épée resté enfoncé dans le crâne du Morholt, retourne au château et s'affaisse, ruisselant de ses blessures, entre les bras du roi Marc. De son côté, «Iseut la Blonde aux cheveux d'or, dont la beauté brillait déjà comme l'aube qui se lève», devait guérir, par ses baumes et ses breuvages, les blessures de son oncle à son retour en Irlande. Mais il gisait mort. Elle retire de son crâne le fragment enfoncé pour l'enfermer dans un coffret d'ivoire précieux comme un reliquaire. De ce jour, Iseut la Blonde apprit à haïr le nom de Tristan de Loonois.

Entre-temps à Tintagel, Tristan languit de ses blessures. Le Morholt ayant enfoncé dans sa chair un épieu empoisonné, les boissons et la thériaque des médecins ne pouvaient le sauver; ils le remirent à la garde de Dieu. Alors Tristan voulut «tenter la mer aventureuse»; sept jours plus tard, des pêcheurs irlandais s'approchèrent de sa barque errante et soupirante des cordes encore frémissantes de sa harpe; ils la déposèrent sur le rivage où se trouvait Iseut la Blonde qui seule, habile aux philtres, pouvait le sauver. Pour déjouer son hostilité, il se fit passer pour un jongleur: elle le soigna pendant quarante jours. De crainte que la grâce de sa jeunesse renaissant sous ses traits déformés par le venin ne le fasse reconnaître par les compagnons du Morholt, il s'échappa et reparut devant le roi Marc.

Le résumé de ce premier épisode héroïque de Tristan sert à montrer comment la rencontre « fatale » de Tristan et Iseut est préfigurée par l'homologie de leur position familiale, par la réciprocité de ce qu'ils s'échangent par l'intermédiaire du Morholt (le fragment de l'épée de Tristan enfoncé dans le crâne du Morholt et le venin du Morholt, oncle d'Iseut, enfoncé dans la chair de Tristan) et par la substitution de Tristan au Morholt entre les mains guérisseuses d'Iseut. Tristan et Iseut sont destinés l'un à l'autre à travers la médiatisation du Morholt, comme si celui-ci était entre les futurs amants un noeud de symboles qu'il fallait d'abord dénouer pour que se scelle leur destin. La symétrie qui les oppose socialement n'est qu'un présage ironique de la convergence de leurs qualités personnelles.

Tristan, « qui supportait à grand'honte le soupçon d'aimer son oncle Marc à bon profit », l'exhorte à se rendre à la volonté de ses barons qui le pressent de prendre à femme une fille de roi qui lui donnât un héritier autre que lui-même. Marc promet alors d'épouser la femme à qui appartient ce long cheveu d'or « plus fin que fil de soie » et brillant « comme un rayon de soleil », que deux hirondelles effarouchées viennent de laisser sur le rebord de la fenêtre ouverte sur la mer. Tristan s'engage à aller quérir cette femme. Car il se souvient d'Iseut la Blonde. La loyauté et le désintéressement de Tristan atteignent leur plus haute pureté dans le moment même où son deuxième exploit va les mettre à l'épreuve. Il aborde donc de nouveau au port de Weisefort, en Irlande, cette fois-ci déguisé en marchand.

Ayant terrassé le monstre de Weisefort en vue d'obtenir Iseut en récompense, il est sauvé par elle. En effet, dans les hautes herbes d'un marécage où il est

tombé inanimé suite au venin distillé par la langue du dragon, qu'il avait coupée et mise dans sa chausse, elle ne le reconnaît pas. Mais le couard Aguynguerran le Roux, le sénéchal du roi d'Irlande, convoitait Iseut; par supercherie, il réclame le beau salaire promis. Alors Tristan se fait fort de conquérir Iseut sur le sénéchal, après l'avoir conquise sur le dragon. Iseut le soigne une seconde fois, et oint son corps d'un baume que sa mère a composé. C'est alors qu'elle «arrêta ses regards sur le visage du blessé et vit qu'il était beau». Mais s'étant avisée que la brèche de son épée correspondait au fragment retiré naguère du crâne du Morholt, elle découvre le meurtrier de son oncle et se précipite sur lui pour lui asséner un coup de sa propre épée. Tristan la désarme en lui disant: «... c'est pour toi, jeune fille, que j'ai combattu le dragon ... tue-moi donc, si tu penses y gagner louange et gloire. Sans doute, quand tu seras couchée entre les bras du preux sénéchal, il te sera doux de songer à ton hôte blessé, qui avait risqué sa vie pour te conquérir et t'avait conquise, et que tu auras tué sans défense dans ce bain.» Ainsi, par restriction mentale, il lui laisse entendre qu'il est venu l'emporter par représailles des tentatives faites jadis par le Morholt de ravir les jeunes filles de Cornouailles. Puis il corrige en précisant que deux hirondelles ayant volé jusqu'à Tintagel pour lui «annoncer paix et amour», il est venu la quérir par delà la mer. Et de lui montrer alors ce cheveu cousu parmi les fils d'or de son biau.⁶ «Elle y vit le cheveu d'or et se tut longuement; puis elle baisa son hôte sur les lèvres en signe de paix et le revêtit de riches habits.»

6. Blouse.

Ces paroles équivoques, en dissimulant à Iseut l'enjeu réel dont elle est l'objet, peuvent lui laisser croire que Tristan vient la chercher pour la garder pour lui-même; il lui ment sur ses intentions par vérités partielles interposées, de sorte qu'il la dispose à se prendre à un malentendu en sa faveur. Elle est vite détrompée et apprend qu'elle n'aura été délivrée de son imposteur de prétendant que pour être livrée à un roi étranger par celui-là même à qui elle croyait appartenir. Tristan la dédaigne, puisque c'est au roi Marc et non à lui-même qu'il la destine: «Le beau conte du cheveu d'or n'était que mensonge...»

Ainsi donc, dès avant l'évènement fatidique du philtre, Tristan et Iseut ont déjà consenti à l'amour, elle par ses «regards», lui par ses paroles spécieuses. Ils se sont choisis avant même que le sort vienne les choisir.

À quoi tient leur amour? À un fil, à «un long cheveu de femme plus fin que fil de soie, qui brillait comme un rayon de soleil»; à un fil qui se faufile en eux jusqu'au philtre sous lequel leur responsabilité pourra se défiler. Le fil de soie qui relie Iseut à Marc est intercepté par Tristan, qui l'a «cousu parmi les fils d'or de (son) bliaut». Tristan est, pour ainsi dire, littéralement *cousu de fil blond*... Cette locution, qui signifie que l'intention d'une chose se voit aussi bien que du fil blanc sur une étoffe noire, est réactualisée par la substitution (ou perturbation) paronymique fournie par le texte même qui en motive le signifiant. Le cheveu sur son bliaut a plus d'éclat que la couleur de son étoffe: «la couleur des fils d'or a passé», tandis que «l'or du cheveu ne s'est pas terni». Le symbolisme ici suggère que par le cheveu d'or d'Iseut, c'est le soleil de l'amour qui a atteint Tristan,

et que par le bliaut, c'est la fonction chevaleresque dont il s'est investi qui s'en trouve éclipsee; comme si le rédacteur désignait sans la nommer la trahison de la mission de Tristan, ou, tout au moins, son intégrité ternie.⁷ La thématisation solaire des deux personnages par leur métonymie respective (le cheveu, le bliaut) les prédétermine à un même amour. Mais Tristan est déloyal, tant à l'égard de Marc qu'à l'égard d'Iseut, parce qu'il s'avance avec elle sur fond de mission à accomplir. Il prive de sa finalité ce qu'il se fait un devoir d'exécuter: il détourne sur lui-même l'affection que Marc attend d'Iseut, tout en jurant devant la cour d'Irlande de la conduire loyalement à son seigneur, dont le «désir est d'honorer Iseut comme sa chère femme épousée». En vidant de son contenu subjectif le cadre de son action qu'il préserve, il lèse Marc et frustre Iseut des conditions objectives de ce qu'il vient d'amorcer avec elle. Par son engagement officiel, il prive et trompe Marc et Iseut; il subtilise à Marc le coeur d'Iseut et soustrait au coeur d'Iseut son corps qu'il accorde à Marc. Il la partage entre son devoir et son amour, de sorte que l'extériorité de l'un des deux desseins qu'il poursuit est refusée à l'intériorité de l'autre, et réciproquement (Marc a le corps d'Iseut, mais non son coeur, Iseut a le coeur de Tristan, mais non son corps). La duplicité de Tristan consiste à s'interposer entre les apparences et la réalité pour (se) jouer des deux, à pratiquer une confusion calculée entre une quête déléguée et une quête personnelle.

7. On retrouvera ce symbolisme du motif du vêtement dans l'épisode où Brangien, pour échapper aux serfs auxquels Iseut la livrera, de crainte qu'elle ne révèle au roi la substitution de sa propre virginité à celle - perdue - de sa maîtresse pour la nuit nuptiale, leur dira que son seul tort aura été de lui prêter sa chemise, parce qu'Iseut aura déchiré la sienne sur la mer...

Cette quête personnelle est catalysée par le philtre. Ce philtre, qui avait été composé par la mère d'Iseut, était, comme l'on sait, destiné à n'être bu que par les futurs époux royaux. Brangien devait le cacher «de telle sorte que nul ne le voie et que nulle lèvre ne s'en approche». C'est une enfant qui, par inadvertance, découvre ce breuvage «achevé par science et magie» et qui en présenta un hanap à Iseut qui le «but à longs traits, puis le tendit à Tristan, qui le vida». Parce qu'ils demandèrent à boire.

Bien sûr, Iseut boit la potion en toute innocence. Tristan aussi. La méprise ne fait pas de doute. Mais si le fait lui-même ne dépend pas de leur volonté, n'en ont-ils pas cependant préparé les circonstances? Les actes qu'ils ont accomplis jusqu'à maintenant ne les orientaient-ils pas vers cette rencontre fortuite? Est-ce tout à fait par hasard qu'ils se soient trouvés sur la trajectoire du sort? Tristan et Iseut s'étaient déjà assez côtoyés et effleurés de mots et de regards pour qu'ils se sachent exposés au désir l'un et de l'autre, le jour où ils seraient seuls ensemble. Or que fait Tristan le jour où, les vents étant tombés, la nef s'immobilisa? Il fait atterrir dans une île *tout* le monde, chevaliers et marins, tant et si bien qu'Iseut demeura seule sur la nef, et une petite servante, une «enfant», est-il précisé. Alors, il s'approche d'elle pour tâcher de calmer son cœur que «la haine gonflait». Il créait ainsi les conditions propices à une rencontre qui pouvait, certes, amadouer, mais aussi provoquer ce qu'on appelle «l'occasion». Si le hasard les a unis, ce n'est pas le hasard qui les a réunis; il les a rejoints déjà «embarqués»... Nous connaissons la suite avec les astuces, stratagèmes et subterfuges que Tristan

et Iseut déploieront pour entretenir la passion qui les rive l'un à l'autre et pour échapper à ceux qui veulent leur perte.

Gaston Paris, dans sa préface au texte de Joseph Bédier, affirme que l'action du philtre sur Tristan et Iseut est «l'amour involontaire, irrésistible et éternel»; que l'histoire de ces amants a un «caractère fatal». Il faut, croyons-nous, nuancer ce jugement par les réserves qui précèdent, puisqu'elles démontrent la part de préméditation et de responsabilité dans le concours de circonstances qui conduisent Tristan et Iseut à leur destin.

Notre démonstration, pour être complétée, doit traverser le reste du roman pour intégrer trois citations probantes qui méritent d'être reproduites. Dans l'avant-dernier épisode, grâce à l'anneau donné jadis en gage de fidélité, Iseut reconnaît Tristan déguisé en «fou» et lui dit: «N'ai-je pas juré que, sitôt que je le reverrais, dussé-je me perdre, je ferais toujours ce que tu me manderais, que ce fût sagesse ou folie? Sagesse ou folie, me voici; prends-moi, Tristan!» Puis, après qu'elle l'eut adjuré de l'emmener au pays fortuné, il lui répond: «Oui, je t'emmènerai au pays fortuné des Vivants. Le temps approche; n'avons-nous pas bu déjà toute misère et toute joie?» Enfin, dans l'épisode final, Tristan blessé et malade, demande à son ami Kaherdin d'aller dire à Iseut que si elle ne vient pas, il meurt: «Qu'il lui souvienne de nos plaisirs passés, et des grandes peines, et des grandes tristesse, et des joies, et des douleurs de notre amour loyal et tendre; qu'il lui souvienne du breuvage que nous bûmes ensemble sur la mer (...). Qu'il lui souvienne du serment que je lui fis de n'aimer jamais qu'elle: j'ai tenu cette promesse.»

Qu'est-ce à dire, sinon qu'au delà du philtre, sur l'autre versant du roman, la passion reste encore à la disposition de leur liberté, que celle-ci n'a pas été épuisée par le philtre, que le foyer de leurs actes réside encore dans leur subjectivité. Rétrospectivement, ils choisissent leur destin, ce n'est même qu'ici qu'ils se déterminent en fonction de lui, qu'ils assument d'être ce qu'ils devenaient depuis le début, mais qu'ils n'étaient pas encore. Le moment crucial n'aura pas été, finalement, le philtre, mais ces dernières paroles échangées par lesquelles ils engagent vraiment leur liberté, en invoquant leurs promesses, leurs serments et leurs souvenirs pour définir leur présent et leur mort. Ils apportent eux-mêmes la conclusion au coup du sort (au coup de foudre), en inventant le destin qu'il leur tendait. Cette décision, faite au nom du passé, est de mauvaise foi. Leur «liberté joue le déterminisme passionnel...» (Jean-Paul Sartre).